Document généré le 25 avr. 2024 15:42

Liaison

Jean Éthier-Blais, *Signets IV : Le Siècle de l'abbé Groulx*, Montréal, Leméac, 1993, 261 pages

Pierre Karch

Numéro 75, janvier 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42167ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Karch, P. (1994). Compte rendu de [Jean Éthier-Blais, *Signets IV : Le Siècle de l'abbé Groulx*, Montréal, Leméac, 1993, 261 pages]. *Liaison*, (75), 34–34.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Critique
ESSAI

Jean Éthier-Blais, **Signets IV : Le Siècle de l'abbé Groulx**, Montréal, Leméac, 1993, 261 pages.

Après Michel Tremblay, voici, mais sur un tout autre ton, Jean Éthier-Blais qui tient à nous faire connaître les «héros de son enfance» : Charles Maurras, l'abbé Lionel Groulx, Guy Frégault, Mgr Olivier Maurault, le frère Marie-Victorin, François Hertel, André Laurendeau, Roger Duhamel, Marcel Rioux et quelques autres de la même gamme. Lui reprocher son choix serait tenter, vainement, de refaire son éducation qui, de toute évidence, n'est pas à refaire, puisqu'elle a été parfaite ayant donné au moins un fruit parfait : l'auteur de ces «rapaillages» revus et corrigés par Michel Gaulin auquel Éthier-Blais, dans sa préface, rend un très bel hommage.

Le Siècle de l'abbé Groulx (par opposition au siècle des Lumières ?), comme tout ce qu'a signé l'auteur, ne nous parle, par personnes et personnages interposés, que d'un seul être, unique en son genre, soit l'auteur lui-même qui s'érige un monument à l'image de l'arbre de Jessé où l'on voit en médaillons, sur chaque branche, les penseurs dont il reconnaît la paternité et qui servent de balises au lecteur qui veut le mieux connaître pour le mieux comprendre et, peut-être même, l'aimer davantage.

De Maurras, Éthier-Blais retient «qu'il [n'est] pas mauvais qu'un polémiste [soit] un peu enragé» (p. 26). Mais la rage, quand on n'en meurt pas, est ce qui passe le plus vite. Comme un abcès que l'on crève. Le souvenir d'avoir été mordu donne, toutefois, du mordant au style de l'écrivain qui a encore de bonnes dents et qui les montre à l'occasion.

De l'abbé Groulx, ce qu'Éthier-Blais admire, c'est la beauté du style : «en lui se trouve, à l'état pur, la fusion, toujours incandescente, du fond et de la forme, ce qui s'appelle écrire, être un écrivain, un artiste, expression suprême du réel humain» (p. 55). La recette : être simple, ne jamais se prendre pour un autre. Qu'on relise l'abbé Groulx : «Pour me divertir, j'écris **Mes Mémoires**» (**Mes Mémoires**, tome I, p. 13). Éthier-Blais a reconnu que ce style était prenant, mais il n'a pas, semble-t-il, retenu ce qui en fait le charme. Aussi se laisse-t-il facilement aller à des excès *cornéliens*. «L'ignorance a la formule facile» (p. 13), avance-t-il, sentence aussitôt suivie d'une formule : «Les Français, médiocres politiciens, qui n'ont de suite que dans les habitudes, sont restés fidèles à la République» (p. 13). Qu'il est difficile de ne pas tomber dans les défauts que l'on dénonce.

Qu'il est difficile, en d'autres termes, de bien écrire : «...j'ai soigné mon style. Nous vivons à une époque où tous les ânes se croient obligés d'y aller de leur coup de pied à langue française. Sans parler des ânesses. Raison de plus pour l'écrivain qui se respecte d'écrire avec respect.» (p. 11) **Signets IV** sert donc d'illustration de la langue française, vierge menacée qu'il faut défendre, car elle doit demeurer intacte, pure : *Noli me tangere !*

Mais une langue qu'on respecte trop s'ennuie, vieillit seule et radote, ce qui se traduit par le retour de certaines images (e.g. «C'est là que le bât blesse» (p. 9); «Là où le bat blesse» (p. 16) et le recours au latin : *sol invictus* (p. 9), *naturaliter agnosticus* (pp. 24-25), *FINIS CORONAT OPUS* (p. 260).

Le culte du passé, du déjà vécu, du déjà dit, fait de l'académicien un réactionnaire qui appuie sans réserve le régime monarchique, pour la simple raison qu'à «l'État, il faut l'autorité et la durée.» (p. 27)

Pareille attitude déconcerterait si elle ne nous était pas déjà connue. Car il est temps de le dire, il n'y a rien de nouveau dans ce livre. Le plaisir qu'on en retire ne vient pas des renseignements qui s'y trouvent, mais des passages plus personnels, lyriques, où l'auteur réussit à faire partager ses frissons de bonheur, ceux, par exemple, que lui donne le premier contact avec un livre dont il prend possession à coups de coupe-papier. Alors, on communie entièrement avec lui et l'on se prend à penser que cet homme hypersensible porte en lui l'«humaine condition» (Montaigne), ce qui le rend aussi vulnérable que l'humanité qu'il défend à sa façon, celle d'un lecteur qui a joui des livres plus que bien d'autres pour la simple raison qu'il a ouvert les bons livres au bon moment et qu'il y a trouvé le baume qui lui a permis d'espérer jusqu'à la fin.

Cela suffit sans doute pour qu'il s'accroche à ses convictions, qu'il entretienne ses «phares». Que ce soit pour lui seul ou pour la multitude est sans importance. Ce que je retiens, c'est la beauté du geste généreux, celui d'un adulte reconnaissant de l'éducation qu'il a reçue et qu'il voudrait transmettre comme un legs.

Si l'écriture doit servir à quelque chose, c'est à cela. Et c'est ce qui fait de Jean Éthier-Blais, avec ou sans sautes d'humeur, un grand écrivain, digne de la place qu'il occupe à la fin du «siècle de l'abbé Groulx».

Pierre KARCH